

LE PLANETARIUM

de Ghassan Salamé

Les braises de la guerre froide

L'affrontement Est-Ouest a laissé la place à de multiples conflits ethniques ou religieux, jusque-là assoupis.

La guerre de Tchétchénie rappelle opportunément que, sur la fin de la guerre froide, il y a les optimistes, les pessimistes et... les autres. Les optimistes pensent que la fin de la guerre froide, outre l'extinction de la confrontation Est/Ouest, a facilité la solution de plusieurs conflits: en Amérique centrale (Salvador, Nicaragua), en Afrique du Sud et en Namibie et, avec moins de certitude, au Proche-Orient. En coupant le cordon entre des pourvoyeurs généreux en canons et des clients agités, elle a poussé les petits acteurs régionaux à revoir leurs calculs et à rechercher des solutions négociées à leurs conflits vieux de plusieurs décennies. Si le sang continue à couler ici ou là, c'est tout de même un «détail» au regard de la régression du risque d'holocauste nucléaire, des avantages de la réunification allemande ou encore du retrait des troupes russes de pays que Staline avait considérés trop goulûment comme siens... Les pessimistes, eux, sont au contraire des nostalgiques de la guerre froide. Ni la fin d'un conflit nucléaire, à leurs yeux très hypothétique, ni les gains marginaux de la paix sous les Tropiques ne sauraient les consoler de deux affreuses réalités. La première: en s'éteignant, la guerre froide a ouvert la voie à une kyrielle de conflits jusqu'ici assoupis. La seconde: la plupart de ces conflits sont trop proches du continent européen, quand ils ne se déroulent pas sur son sol. Ces pessimistes évoquent avec tristesse l'excellent glacis pour pays multi-ethniques que la guerre froide avait réussi à constituer en ex-URSS, en ex-Tchécoslovaquie, en ex-Yougoslavie, sans oublier le Caucase et l'Asie centrale. Ils constatent avec peine l'inutilité de la CSCE, l'inadéquation de l'OTAN, la jeunesse éphémère de l'UEO et l'impuissance de l'ONU. La suite frénétique des événements semble donner raison (ou tort, c'est égal) tant aux contempteurs de la guerre froide qu'à ses nostalgiques. Car, le plus souvent, la fin de la guerre froide a simplement transformé les conflits, tout en les pérennisant. Elle

en a déplacé le lieu, les conflits ravagent désormais les steppes d'Asie ou les collines bosniaques... Ces conflits osent s'avancer à visage découvert – ethniques, religieux, tribaux. Ils ne donnent plus lieu à un examen vigilant de ce que serait l'action de l'autre «pôle», afin de réagir convenablement, mais à de déchirants états d'âme sur l'opportunité, la faisabilité, les coûts potentiels d'une intervention (de toute façon de plus en plus improbable).

De cette pérennisation/transformation, les exemples abondent, l'Afghanistan d'abord. La guerre afghane était bien une guerre de libération soutenue par l'Occident, qui voulait faire de ce pays «le Viêt-nam de l'armée Rouge», en armant les moudjahidines prêts à repousser l'envahisseur athée. Cela, en vue de rétablir à la fois leur indépendance violée et les intérêts stratégiques de l'Occident. C'est désormais chose faite, mais la guerre, loin de cesser, ne fait que s'exacerber, tandis que Kaboul, épargnée sous «l'empire du Mal», est aujourd'hui détruite, rue après rue. La «guerre de libération» s'est muée en guerre civile, ce qu'elle a sans doute toujours été. L'exemple emblématique demeure cependant la Corne de l'Afrique, où le conflit somalo-éthiopien avait été monté comme un reflet exotique du conflit Est-Ouest: à nous, les bons Somaliens de Siyad Barre, à eux, l'Ethiopie du négus rouge Mengistu. La guerre froide a emporté avec elle ce conflit de pacotille, vite remplacé par une série de troubles civils qui allaient ensanglanter les deux pays et menacent désormais leurs voisins, pendant que les deux ex-représentants locaux de la guerre froide se sont retirés chacun dans une ferme paisible: Hailé Mengistu au Zimbabwe et Siyad Barre au Kenya. Si le Nicaragua connaît une manière de paix, le Chiapas, au Mexique, est en ébullition. Si la Namibie est indépendante, le Rwanda subit des génocides, tandis que le Burundi se prépare aux siens. Si Arafat est à Gaza, le conflit israélo-arabe n'est pas clos. Le Cachemire attend son étincelle pour exploser. La guerre froide a emporté avec elle les beaux positionnements régionaux de naguère entre voisins hostiles, dans lesquels les «nôtres» se distinguaient aisément des «leurs». Mais son extinction est loin d'avoir mis fin aux guerres, ou même de freiner leur multiplication cancéreuse. Simplement, les conflits reprennent sur une échelle humaine: on ne redoute plus les missiles intercontinentaux qui pourraient, s'ils étaient un jour lancés, faire des millions de victimes. On voit sur nos écrans les canons d'hier, les Kalachnikov d'avant-hier et des machettes aussi vieilles que Caïn achever des milliers de gens. Bienvenue dans le monde du réel!